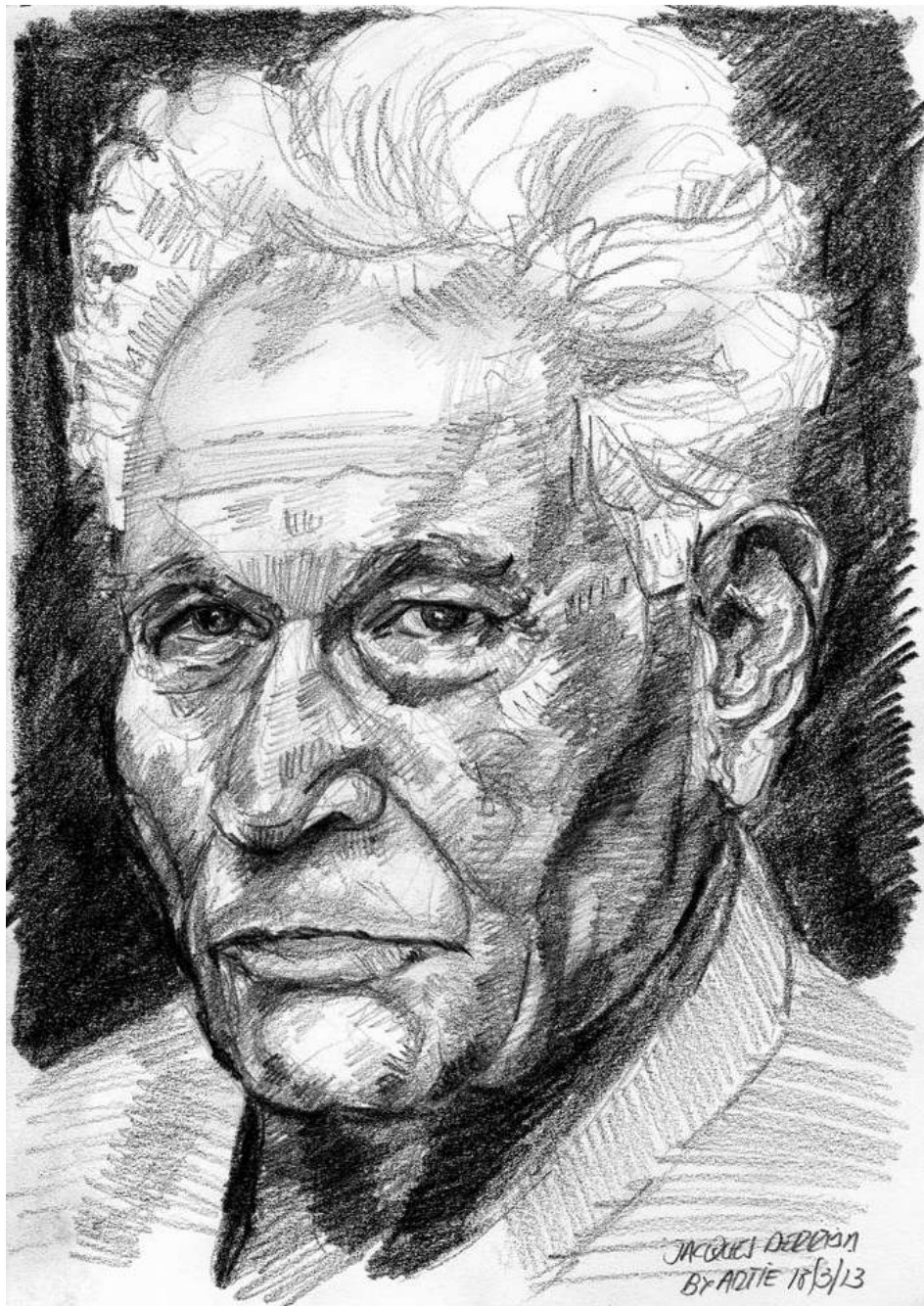


Katie Chenoweth : « Princeton devient l'un des centres mondiaux des études derridiennes »

A l'occasion de la parution de « La Vie la mort. Séminaire (1975-1976) », de Jacques Derrida, au Seuil, entretien avec l'universitaire américaine qui est au cœur du travail d'édition des archives du philosophe français.

Propos recueillis par [Nicolas Weill](#)



Le philosophe Jacques Derrida. Arturo Espinosa Seguir/CC BY 2.0

Katie Chenoweth, spécialiste de littérature française et italienne à l'université de Princeton (New Jersey), dirige la nouvelle collection des œuvres de Jacques Derrida au Seuil et supervise le comité éditorial qui établit le texte des séminaires. Elle explique au « Monde des livres » les circonstances dans lesquelles les manuscrits du philosophe ont été transférés dans une nouvelle maison d'édition.

Comment l'équipe d'édition et de traduction des textes de Jacques Derrida s'est-elle formée et autour de quels principes travaille-t-elle ?

À la suite du décès de Jacques Derrida, en 2004, une équipe initiale s'est constituée afin d'éditer les séminaires du philosophe en français chez Galilée. C'est ce groupe qui, avec la coopération et l'accord de Marguerite Derrida, sa veuve, avait pris la décision de publier ces textes inédits. Après la sortie des premiers volumes (*La Bête et le souverain I et II*, *Peine de mort I et II*), cette équipe initiale s'est progressivement dissoute pour des raisons diverses et le rythme de publication s'est considérablement ralenti, avec la publication de deux volumes « hors-série » (les cours sur *Heidegger : la question de l'Être et l'Histoire* et *Théorie et pratique*).

En 2017, à la demande des ayants droit de Jacques Derrida, j'ai relancé ce projet éditorial en reconstituant une nouvelle équipe internationale de neuf spécialistes. J'ai décidé de prendre comme base l'équipe de traduction qui avait déjà travaillé ensemble, depuis une dizaine d'années, en préparant l'édition des séminaires en anglais pour la University of Chicago Press – un groupe qui, non seulement connaissait ce corpus à fond, mais avait en outre fait preuve de son engagement et de la qualité de son travail collectif. Outre les six membres de cette équipe de traduction, se sont jointes au nouveau comité éditorial trois personnes : Rodrigo Therezo (un jeune chercheur brésilien), Ginette Michaud (qui a fait partie de l'équipe initiale chez Galilée), et moi-même (responsable du comité et directrice de la nouvelle collection « Bibliothèque Derrida » aux éditions du Seuil). Je note aussi que, sans être membre « officiel » de l'équipe de traduction, je participe à ce travail depuis longtemps, notamment lors des ateliers de traduction qui ont lieu, chaque été, à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC).

Même si Jacques Derrida n'a pas prévu de son vivant la publication de ses cours et séminaires, il rédigeait pour chaque séance un texte qu'il lisait – et cela dès le début de sa carrière d'enseignant. Nous nous fondons donc sur ces tapuscrits, en consultant aussi les enregistrements des séminaires lorsqu'ils sont disponibles. Notre principe de travail consiste en l'établissement d'une édition lisible et accessible qui respecte, avant tout, le tapuscrit du séminaire. Nous adhérons à un principe de non-intervention : nous essayons de réduire au minimum notre appareil éditorial et d'intervenir aussi peu que possible dans le texte du séminaire. Il ne s'agit pas pour nous de produire une « édition critique » mais plutôt de présenter au lecteur le séminaire de Jacques Derrida tel que celui-ci l'a rédigé (avec, bien entendu, la correction des fautes de frappe, les références en bas de page des textes cités, etc.).

Quant à l'ordre de parution, le projet de publication initial entendait éditer à rebours les séminaires donnés à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) (1984-2003) en respectant la chronologie interne de chaque séquence thématique, en commençant par le dernier (*La Bête et le souverain*). Pour des raisons variées d'ordre pratique aussi bien qu'intellectuel, ce plan initial a été depuis interrompu par la publication de plusieurs cours et séminaires des années 1960 et 1970.

Dans la « Bibliothèque Derrida », au Seuil, nous avons commencé la série des séminaires en publiant *La Vie la mort*, d'abord parce qu'il avait déjà suscité un intérêt considérable chez les lecteurs de Derrida mais aussi, en raison de la pertinence actuelle des questions de la vie, la biologie et la génétique qui y sont traitées.

Nous reprenons, à l'automne, la publication à rebours de tous les séminaires que Jacques Derrida a donnée à l'EHESS, en commençant par *Le Parjure et le pardon I (1997-1998)*. C'est au long de cette période de son enseignement (1984-2003) que Jacques Derrida est devenu libre de choisir, chaque année, le sujet de son séminaire. C'est aussi le moment où il aborde des thèmes politiques et éthiques de front (le nationalisme, la souveraineté, la responsabilité, l'hospitalité, l'amitié, la démocratie, le pardon, la peine de mort, etc.). Je pense que, au-delà de leur importance manifeste pour l'histoire de la philosophie, les séminaires qui paraîtront au cours des dix ou douze prochaines années sont d'une actualité brûlante.

A noter : l'absence d'index dans *La Vie la mort* est exceptionnelle. Les autres volumes à paraître en contiendront un.

Outre les séminaires, nous comptons publier régulièrement dans la collection « Bibliothèque Derrida » d'autres inédits, comme *Geschlecht III* (paru en octobre 2019) et *Le Calcul des langues* (au printemps 2020), ou encore des volumes de correspondance et d'entretiens. Par contre, l'équipe chargée des séminaires ne s'occupe pas des autres inédits, afin de donner à d'autres chercheurs et spécialistes de l'œuvre de Derrida (surtout de la nouvelle génération, qui s'y intéresse de plus en plus) l'occasion de participer à ce projet éditorial important.

A la différence de Michel Foucault (1926-1984), Jacques Derrida n'a pas laissé de consignes pour l'édition (ou la non-édition) de ses archives ni de ses séminaires. Quelles instructions ou quels indices d'instructions Derrida a-t-il, selon vous, quand même fournis concernant ses inédits ?

Si Jacques Derrida n'a pas laissé de consignes explicites concernant l'édition de ses archives ni de ses séminaires, il a pris soin de tout garder et de tout consigner : d'abord à l'université de Californie à Irvine, puis à l'IMEC. Pour un philosophe qui n'a cessé de penser la trace, la survie et l'archive, il est impossible qu'il n'y ait pas réfléchi. Je crois qu'on peut interpréter son silence à ce propos comme une sorte d'ouverture à l'autre : aux lecteurs et lectrices à venir, à ceux et celles qui lui survivront. Il nous laisse à la fois la liberté et la responsabilité de disposer de ce qui reste. La responsabilité de chaque décision éditoriale est énorme, voire impossible.

Lors d'un entretien accordé à Daniel Ferrer en 2000, au sujet de ses pratiques de lecture et d'écriture, Derrida avoue penser « *tout le temps* » à ce qui arrivera à ses archives – mais en plaçant cette réflexion sous le signe du « *fantasme* » et d'une certaine impossibilité de penser sa propre survie. « *Le grand fantasme*, dit-il, (...) *qui m'est présent, de façon active, actuelle, thématique, à chaque instant, c'est que tous ces papiers, livres ou textes, ou disquettes, me survivent déjà. Ce sont déjà témoins. Je pense tout le temps à ça, à qui viendra après ma mort, qui viendrait regarder par exemple ce livre que j'ai lu en 1953, et demandera : "Pourquoi a-t-il coché ça, mis une flèche là ?" Je suis obsédé par la structure survivante de chacun de ces bouts de papier, de ces traces. C'est la structure de la trace qui est la survie même. (...) Je suis obsédé par cette scène-là, ce qui se passe de moi déjà, ce qui déjà me survit. Mais bien sûr, je n'en crois rien.* »

Vous insistez sur l'importance de la matérialité du travail d'écriture ou de lecture sur la pensée chez Derrida. Pouvez-vous en donner un exemple ?

Il serait erroné, bien sûr, de qualifier de « matérialiste » l'œuvre de Jacques Derrida. En effet, Derrida n'a cessé de déconstruire l'opposition philosophique entre le « matériel » et l'« idéal ». Et pourtant, depuis *De la grammatologie* (Minuit, 1967), Derrida introduit dans le discours philosophique toute un lexique conceptuel (trace, écriture, « *il n'y a pas de hors-texte* », etc.) qui insiste sur le fait textuel. Ce n'est pas un hasard. Il faut donc repenser la « matérialité » de l'écriture et de la lecture au-delà des oppositions métaphysiques qui l'ont toujours déterminée, tout comme Derrida insiste, dans *De la grammatologie*, sur le fait qu'il faut repenser la « technique » à partir de sa notion généralisée de l'écriture. Je ne pense pas qu'on sache ce que « matérialité » veut dire, lorsqu'il s'agit de l'écriture et de la lecture.

De plus, pour Jacques Derrida, à la différence des autres philosophes, il n'y a pas de pensée sans lecture. Si vous prenez n'importe quel texte de Derrida – et c'est particulièrement le cas de ses séminaires – vous vous rendez compte qu'il est toujours en train de lire d'autres textes. Penser, c'est lire. Il commence toujours par ouvrir les livres de sa bibliothèque – sans pour autant y rester enfermé. « *Et pourtant*, écrit-il en 1967, *ne savions-nous pas que la clôture du livre n'était pas une limite parmi d'autres ? Que c'est seulement dans le livre, y revenant sans cesse, y puisant toutes nos ressources, qu'il nous faudrait indéfiniment désigner l'écriture d'outre-livre ?* »

Ce qui est sûr, c'est que, chez Derrida, le travail d'écriture ou de lecture ne saurait être étranger à la pensée. C'est pour cette raison que je propose de lire, par exemple, les annotations et les marques qu'il a laissées dans ses livres, ou bien les fautes de frappe dans ses tapuscrits, sur un mode philosophique et « sérieux ». Si on ignore cette dimension « matérielle » de son travail, on risque à mon avis de retomber dans tout ce que Derrida a passé sa vie à déconstruire (le phonocentrisme, le logocentrisme, l'humanisme...).

Je vous renvoie aussi au projet numérique que j'ai développé à Princeton, « [Derrida's Margins](#) », qui continuera à évoluer et à agrandir son corpus dans les années à venir.

Quel est le lien des inédits à l'œuvre publié du vivant de l'auteur ?

De nombreux textes publiés de son vivant ont été initialement composés dans le contexte de son enseignement. En effet, il avait l'habitude de puiser dans le vaste matériel de ses cours et de le transformer pour les conférences et les textes qu'il destinait à la publication. On a donc tendance à parler du séminaire comme une sorte de « laboratoire » où Derrida testait des idées qui ont été éventuellement développées ailleurs. Je pense qu'on peut également soutenir que cette scène pédagogique était, pour Derrida, un lieu – peut-être « le » lieu privilégié – de sa pensée. On n'a pas encore pris en compte, je crois, cette importance primordiale de la pédagogie et de l'enseignement chez lui.

D'ailleurs, on peut désormais relire certains de ses textes « classiques » dans une nouvelle lumière, en les replaçant dans le contexte du séminaire dont ils ont été tirés. Je pense par exemple aux dernières séances de *La Vie la mort*, qui constituent un premier brouillon de l'essai « Spéculer – sur "Freud" » (publié dans *La Carte postale*, Flammarion, 1980), mais qui, dans le texte du séminaire, entretient en relation avec des lectures de Nietzsche, de François Jacob, de Canguilhem, de Hegel, etc. On découvre alors une logique – jusqu'ici cachée – des

textes qu'on croyait connaître – une logique déterminée en partie par le programme pédagogique.

Pour ce qui est des autres inédits, la nouvelle collection au Seuil essaie d'abord de combler certaines lacunes importantes dans le corpus derridien avec, notamment, la publication de *Geschlecht III* (la partie manquante – et la pièce maîtresse – de la séquence sur Heidegger et le mot allemand « *Geschlecht* ») ou *Le Calcul des langues* (un texte en deux colonnes, datant de l'époque de *Glas*, que Derrida avait annoncé mais finalement abandonné). Plus tard, nous nous concentrerons sur la publication d'inédits susceptibles d'enrichir l'œuvre publiée de son vivant en les replaçant dans un nouveau contexte intellectuel et biographique (correspondance, entretiens, etc.).

Pourquoi le choix de Princeton pour abriter la bibliothèque de Jacques Derrida ?

Je ne peux pas m'exprimer à la place des ayants droit de Jacques Derrida qui ont pris cette décision, mais je peux affirmer que Princeton est aujourd'hui en train de devenir l'un des centres mondiaux des études derridiennes. Nous abritons sa bibliothèque – un fonds entièrement ouvert aux chercheurs et au public que, d'ailleurs, nous avons déjà commencé à numériser et mettre en ligne avec des outils de recherche novateurs – et nous avons d'autres projets en cours en collaboration avec l'IMEC et l'université de Californie à Irvine. Nous montons régulièrement des colloques, nous proposons des cours, nous investissons toutes nos ressources dans le but de promouvoir de nouvelles recherches sur cet œuvre.

On a souvent constaté, au moins depuis les années 1970, que l'œuvre de Jacques Derrida a été mieux accueillie aux Etats-Unis et dans le monde anglophone qu'en France. Aujourd'hui – ce qui est étonnant –, on lit plus Derrida en anglais qu'en français. Alors, je crois que l'implantation de la bibliothèque de Jacques Derrida sur la Côte est des Etats-Unis – en quelque sorte entre la France et la Californie, les deux pôles de son enseignement dans les dernières décennies de sa vie – ne manque pas de cohérence. J'ose dire aussi qu'il n'y avait pas beaucoup d'institutions prêtes à accueillir un tel fonds et à le conserver pour la postérité : quelque 30 000 articles, dont des livres, des revues, des tirés à part, des dossiers, etc.

Je pense que, avec l'achat de cette bibliothèque par Princeton et le passage au Seuil – sans parler de la numérisation des archives –, une nouvelle ère commence, une autre étape de la réception de cet œuvre. C'est le moment d'une ouverture à de nouveaux lecteurs, le moment aussi, peut-être, d'apprendre à lire Derrida autrement.

Derrida avait choisi Galilée comme éditeur. Comment expliquez-vous le passage au Seuil ?

Je pense que c'est une bonne chose. Les livres y paraîtront de façon régulière, à un prix abordable, et ils seront disponibles dans un plus grand nombre de librairies en France. L'essentiel, c'est que cet œuvre ne devienne pas une relique du passé mais qu'il continue à être lu et débattu par une nouvelle génération d'étudiants et de lecteurs. Si Derrida atteint un lectorat plus large en passant au Seuil, à mon avis cela ne peut être qu'une bonne chose. Il faut donner à cette philosophie toutes ses chances.

Croyez-vous que la découverte récente des « Cahiers noirs » d'Heidegger puisse influencer sur la réception de Jacques Derrida, nourri par la pensée heideggérienne, qui n'en a pas connu le contenu, notamment antisémite ?

Je serais tentée d'inverser les termes de votre question : je crois que l'œuvre de Jacques Derrida, grand lecteur d'Heidegger, peut et doit influencer sur la réception des *Cahiers noirs* et de la philosophie heideggérienne aujourd'hui. Je pense notamment à *Geschlecht III*, texte tiré en grande partie du séminaire de 1984-1985 (« Nationalité et nationalisme I. Le fantôme de l'autre »), où Derrida dénonce chez Heidegger un nationalisme profond, subtil et troublant – un nationalisme qui veut se distinguer de tout biologisme ou racisme, mais qui reste finalement ambigu par rapport au nazisme dont il tient à s'écarter. (Je vous renvoie à ce sujet à la préface de *Geschlecht III* par Rodrigo Therezo, surtout aux pages 18-27.) Je crois que Derrida, loin d'être « contaminé » par sa proximité avec Heidegger, peut être une de nos ressources les plus puissantes pour évaluer l'héritage du philosophe allemand aujourd'hui.

Nicolas Weill, Le Monde du 4 juillet 2019.